

L'AUTEUR ET SON TRADUCTEUR : UNE RELATION IMPOSSIBLE ?¹

J'ai dit mon opinion par ici par là, en quelques mots ou en quelques lignes, sur la relation entre le traducteur et l'auteur traduit. Cette « opinion » était en effet la formulation d'une « impression ». Et cette « impression » me disait que, lorsqu'il s'agit d'une traduction *littéraire* (l'autre type de traduction a un régime différent, bien que, j'oserais dire, pas tout à fait différent), cette relation ne peut être en essence qu'une relation mauvaise, non productive, porteuse de blocage. J'avais appris cela en regardant les choses des deux côtés : comme auteur dont on a traduit divers poèmes dans quelques revues, mais aussi comme traducteur qui, dans des circonstances provoquées par moi ou dues au hasard, avait fait un échange d'opinions avec l'auteur sur son texte (littéraire) que j'étais en train de traduire.

J'essaie maintenant, ici, de construire, à partir de cette impression tenace, récurrente, d'esquisser un début de démonstration, plutôt d'explication, un début de réponse à la question : pourquoi la collaboration entre l'écrivain et son traducteur est toujours (existe-t-il aussi des exceptions ? probablement oui, car au sujet de toute activité humaine et son produit il y a des exceptions) vouée à l'échec – dirais-je – total ?

L'impact de la réponse que je me donne aujourd'hui est d'autant plus fort que l'impulsion, notre réflexe, fondé sur une sorte de bon sens commun, consiste à être sûrs du fait qu'une collaboration entre l'auteur et son traducteur ne peut être que « féconde », à savoir porteuse des meilleurs résultats. J'insiste là-dessus puisque ce « notre » que j'ai utilisé n'est pas suffisamment explicite : le traducteur même, et y compris lorsqu'il a une certaine expérience à propos de la mauvaise collaboration avec l'auteur qu'il traduit, ne s'en rend compte que suite à une réflexion (assez soutenue) du phénomène dont on s'occupe ici, mettant ce qui se passe sur le compte d'une circonstance malheureuse, ayant autrement dit, la tentation irrépressible de fuir l'évidence que ce qui lui arrive n'est pas de l'ordre du particulier, mais du général, que cela n'est pas déterminé par le mode d'être

¹ « Autorul și traducătorul său : o relație imposibilă ? » in *Despre traducere literal și în toate sensurile*, Craiova, Scrisul Românesc, 2006, p. 32-34.

plus ou moins « difficile » de l'auteur par rapport à son traducteur, mais par des lois presque impossibles à surpasser, sous l'incidence desquelles se trouve la collaboration des deux. J'ai apporté la précision qui a nuancé l'idée : « presque impossibles à surpasser » puisque je crois qu'un auteur très intelligent, très sensible à ce type de problématique, un auteur qui éventuellement a traduit lui aussi, ayant, éventuellement, même une collaboration avec l'auteur traduit, pourrait dépasser la situation contrôlée par les lois signalées ci-dessus, notamment par des compromis répétés.

Des COMPROMIS – je crois avoir écrit le mot clé de cet essai – qui tiennent à la nature même de la traduction. Qu'est-ce que je veux dire par cela ? Le traducteur, à savoir celui qui *fait* la traduction dans son concret, dans sa matérialité, a tout le temps le sentiment de s'inscrire dans un *relatif*, il sent qu'une bonne option à soi dans l'accomplissement pas à pas de la traduction pourrait être celle-ci et qu'une autre tout aussi bonne pourrait être celle-là *aussi*. Il sent encore – et, du ressentir, il arrive progressivement à la science – que, aussi content qu'il soit de son option (de sa solution), il en reste toujours aussi mécontent, puisque entre lui et le texte traduit il y a une barrière que personne et rien ne pourront franchir : la *structure différente* des deux langues. Cela signifie *tout d'abord* leur sonorité différente. Ensuite, leur ordre de mots différent. Ensuite, toujours d'autres choses qui font la différence, même lorsque, dans le cas du roumain et du français, il nous paraît qu'elles se ressemblent beaucoup. Or cette ressemblance est très trompeuse, à commencer, tel que je le disais, par la sonorité (il y a en français des sons qui n'existent pas en roumain et sont très difficiles à prononcer par un Roumain), par la manière dont on met les accents sur les mots et dans la phrase, par la longueur des mots etc.

L'auteur, à la différence du traducteur, a la tendance de se placer dans l'*absolu*, il voudrait que sa traduction soit comme une image en miroir de son propre texte, c'est pourquoi tout « compromis » le rend mécontent, parce que la manière dont il vit le texte (qu'il a créé lui-même) dans son propre être est si tyrannique, si absolue que tout compromis nécessaire lui semble une défiguration et un défaut d'adresse dans la résolution des problèmes de la part du traducteur.

J'ai vu de telles collaborations – et je pense à des collaborations avec de très bons traducteurs. Pour le dire tout simplement : l'auteur ne laisse pas le traducteur faire son travail, le perturbe, le fait toujours sortir du système linguistique et littéraire qui est la traduction en train de se constituer, lui

opposant toujours un « non » qui mène – peut mener – à un blocage, voire à une querelle et à une rupture entre les deux.

Le lecteur « innocent » s’imagine que le traducteur a besoin des explications de l’auteur, qui pourrait lui dire avec plus d’exactitude ce que signifie tel ou tel mot, telle ou telle phrase, ce que l’auteur a voulu en effet dire par ceci ou par cela. Rien de plus fautif. Le traducteur doit poser ses questions uniquement au texte traduit et attendre des réponses uniquement de lui. D’ailleurs, dans la majorité des cas, il n’y a pas d’autre possibilité, l’auteur est mort ou inabordable.

Une sorte de bon instinct m’a toujours dit d’éviter de contacter au sujet de la traduction l’auteur que je traduisais. Je crois avoir ainsi évité la nervosité, la confusion et le sentiment d’un échec absolu qui aurait peut-être mis définitivement fin à mes tentatives ultérieures de traduire de la littérature.

Une fois, une seule fois, je suis allée chez l’auteur que je traduisais. C’était Cioran, c’était le *Précis de décomposition*. J’ai été fortement influencée dans ma décision par le fait que Cioran était, pour les Français, « le plus grand styliste français du XX^e siècle », mais aussi celui qui avait écrit en roumain, avant le livre que je traduisais, cinq autres livres importants. Il pouvait donc faire une approche dans une double perspective. Ma chance a été immense : Cioran, qui avait une fois essayé lui-même de traduire Mallarmé en roumain, m’avait dit qu’il m’accordait toute sa confiance et qu’il ne voulait se lire dans ma traduction qu’après la publication.

L’écrivain et son traducteur : une relation impossible, avec une seule solution (lorsque nous avons à faire avec un cas heureux) : l’autotraduction (l’écrivain qui traduit tout seul son œuvre).

(Traduit du roumain par **Elena-Camelia Biholaru**¹)

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, cameliabiholaru@litere.usv.ro.